

L'Hebdo-Blog s'entretient avec Pierre Naveau

Avec Ce qui de la rencontre s'écrit[1], Pierre Naveau nous rappelle que la rencontre entre un homme et une femme est cette « pliure » où une marque de jouissance s'écrit. Il fait valoir que la psychanalyse soutient « une éthique de la rencontre » où « l'amour prend son élan à partir d'un impossible ». Avec les écrivains auxquels il se réfère, P. Naveau démontre qu'entre la jouissance de l'Un du masculin et la jouissance infinie du féminin, entre la contingence d'un réel de jouissance et les mots de l'Autre, il y a cette « pointe de l'instant » capable d'ouvrir un « accès à un savoir insu et, par là-même, inédit ». Ce livre, à l'époque où la science met en formule tout ce qu'elle touche, est précieux.

Pierre Naveau présentera son livre à l'ECF ce mardi 2 octobre prochain, lors de la première Soirée de la Bibliothèque de cette rentrée.

L'Hebdo-Blog – Selon vous, la marque d'une « authentique et franche pliure de son être » (p. 17), au-delà de la rencontre traumatique qui fait la cassure, la fracture, l'effraction, est-elle ce « bouleversement de l'économie de la jouissance » capable de durer ?

Pierre Naveau – Un bouleversement, s'il en est un, ne peut durer. Mais il peut se produire à nouveau, c'est-à-dire maintes et maintes fois. Car l'amour joue avec le hasard. Marivaux le montre : c'est du hasard que l'amour, à chaque fois, tient sa force. Fût-ce du hasard d'un lapsus, d'un acte

manqué ou d'un rêve. Ce qui importe, c'est que l'on soit alors surpris.

L'H-B – Comment situez-vous, au regard de « l'éthique de la rencontre » qui tient compte de la contingence, ce qu'il en est de la nécessité du refoulement de cette contingence qui veut croire au rapport sexuel ?

P. N. – Quand, avec insistance, le refoulement substitue à la contingence la nécessité, il se met en travers du chemin de l'amour et provoque alors la cristallisation d'un symptôme. La comédie de l'amour tourne au drame. Le symptôme, c'est, hélas, qu'on ne rit plus guère. Pour que l'on puisse rire, il faut que, comme en témoigne le mot d'esprit, la contingence soit d'une façon ou d'une autre dans le coup. Le danger vient en effet de l'engluement et du sentiment de lourdeur et d'encombrement.

L'H-B – Alors que, écrivez-vous, « le fantasme de l'homme est une tentative pour suppléer à l'absence du rapport sexuel », qu'en est-il du fantasme d'une femme et de son incidence quant à l'absence du rapport sexuel ?

P. N. – J'ai cru remarquer que Lacan parle surtout du fantasme de l'homme, dans les filets duquel, à l'occasion, tombe la femme. Elle en devient la captive. Mais il lui est aussi arrivé, en effet, de parler du fantasme de la femme – en particulier du fantasme de l'hystérique qu'il oppose alors à celui de l'obsessionnel. L'hystérique, dans son fantasme, s'identifie au drame de l'amour et cherche ainsi à réparer ce qu'il y a de cassé chez l'Autre. Mais, surtout, Lacan n'a-t-il pas dit, un jour, que ce qui peut arriver de mieux à une femme, c'est qu'elle rencontre un homme qui lui parle selon son fantasme fondamental à elle ? C'est, je crois, quelque chose que l'on ne peut saisir qu'à partir de sa propre expérience.

L'H-B – Pour J. Lacan, l'hétérosexualité met en jeu aussi bien

pour l'homme que pour une femme – « une femme ». C'est ce qui fait de cette femme un symptôme. Pourriez-vous alors nous dire de quel ordre est ce savoir du « tous » auquel un homme s'identifie, alors que ce « tous » n'est pas comptable, dénombrable ?

P. N.– Le tout que vous évoquez renvoie au « savoir » de la commune mesure qui a pour effet que l'homme ne voit alors pas plus loin que le bout de son nez. Rivalité, lutte à mort de pur prestige, passion pour l'exploit, illusion de la possession, etc. Mais, concernant les femmes, votre question attire, en fait, l'attention sur l'écart entre le *une* et le *la*. Il faut lire là-dessus le commentaire qu'a fait François Regnault de *Partage de midi* de Claudel dans un texte intitulé « Claudel : l'amour du poète »[\[2\]](#). Il y parle notamment du rapport entre Mesa et Ysé et, par là-même, de cet écart.

L'H-B – Vous écrivez, dans votre texte « *Le drame de Septimus et Lucrezia* »[\[3\]](#) : « Certes, Clarissa comme Septimus ont pu tomber amoureux. Mais, plutôt que d'amour, il me semble que c'est d'une faillite relative à l'accomplissement de l'amour qu'il s'agit. »[\[4\]](#) Lorsque vous écrivez cela, n'avez-vous pas déjà, en germe, cette thèse forte de votre livre qui soutient que le ratage de l'amour vient de l'oubli de la dimension de la rencontre ?

P. N.– Oui, la faillite relative à l'accomplissement de l'amour est justement ce qui renvoie à la « forclusion » de la dimension de la rencontre. Étrange rencontre que celle de Septimus et de Lucrezia ! Septimus a demandé la main de Lucrezia dans un moment de panique. Il est même précisé par Virginia Woolf qu'à ce moment-là précisément, la peur lui est tombée dessus comme la foudre. Or, à ce moment-là, Virginia Woolf indique que – paradoxalement – *he could not feel*, il ne sentait rien. C'est le trou originel de l'absence de sens que fait résonner le coup de tonnerre.

L'H-B – « *L'instant* », qui porte tant votre plume, est-il,

pour vous, voie royale d'accès au réel ?

P. N. – Oui, l'instant, comme l'a indiqué Kierkegaard, est décisif. L'instant est en effet celui d'un choc, d'un heurt, voire d'un trauma. L'on se cogne alors contre le réel. Et, du coup, la question qui, dès lors, surgit est celle qui se pose à propos des conséquences d'un tel événement. L'instant même de cet événement se produit alors hors fantasme ; il s'en écarte, s'en sépare.

L'H-B – *Vous recentrez la question féminine autour de la rencontre avec le réel du désir de l'Autre. Avec Célia, vous rapportez son symptôme « manger trop/se regarder dans la glace/se faire vomir » à son refus de la jouissance féminine, en tant que cette jouissance est ce que l'Autre ne peut pas lui dire de son être de femme. Refus qui s'entend dans une façon de parler où « il s'agit d'expulser le dit impossible à dire » (p. 57) sans, pour autant, rien pouvoir dire de sa propre jouissance de corps. Pouvez-vous préciser comment la psychanalyse opère dans la cure l'ouverture vers ce que vous nommez « une éthique de l'instant et du bord » (p. 72) ?*

P. N. – L'après-coup de cette cure déjà ancienne a montré que la liberté de dire qui a été donnée à Célia au cours de son analyse aura apaisé la férocité de son surmoi et aura conduit à une plus grande souplesse dans les relations entre sa parole et son corps. La coupure effectuée lors de chaque séance – visant, dans son instantanéité même, un bord du corps – y aura aidé.

[\[1\]](#) Naveau P., *Ce qui de la rencontre s'écrit. Études lacaniennes*, préface d'Éric Laurent, Paris, Éditions Michèle, Juin 2014.

[\[2\]](#) Regnault F., « Claudel : l'amour du poète », *Lacan : l'écrit, l'image*, sous la direction de l'École de la Cause freudienne, Champs Flammarion poche, Paris, 2000.

[3] Naveau P., « Le drame de Septimus et Lucrezia », in *Virginia Woolf. L'écriture refuge contre la folie*, ouvrage collectif dirigé par Stella Harrison, Paris, Éditions Michèle, 2011, p. 101.

[4] Lacan J., « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines », *Scilicet*, Paris, Seuil, n° 6/7, 1976, p. 16.